



# Le Drone

EDITION D'ÉTÉ

N° 28 | 22.07.2018

## Fausse sortie

Une nouvelle inédite  
de Slobodan Despot

**Lire Romain Rolland**  
par Pascal Vandenberghe

**Immigrations**  
par Eric Werner

Les choses vues d'en haut  
Observe. Analyse. Intervient.

## Chers lecteurs,

La tentation était grande, cette semaine, de bifurquer à nouveau sur le commentaire d'actualité. Il était irrésistiblement cocasse, après la rencontre d'Helsinki, de voir comment nos médias de grand chemin, d'ordinaire si «humanistes» et si «pacifistes», se sont faits les porte-parole de l'aile la plus belliqueuse des néocons américains, ulcérés par la volonté du président Trump de faire la paix avec la Russie. Ainsi, nous avons même eu le plaisir d'entendre sur une chaîne de service public les vitupérations sans réplique d'un Jeff Lightfoot, poliment présenté comme un simple «analyste politique» — et non en tant qu'idéologue proactif de l'impérialisme américain au sein de l'*Atlantic Council*, ce qui est sa fonction réelle. On attend encore de voir le problème du nazisme en Ukraine commenté par un crâne rasé «pro-européen» du parti *Svoboda* et la boucle sera bouclée!

Par chance, j'étais justement en train de lire *The Brass Check*, l'essai dévastateur d'Upton Sinclair sur la misère morale de la presse — au début du XXe siècle. Avec le franc-parler de sa nation et de son temps, le grand romancier et militant social américain y appelle les choses de leur nom. Il nous rappelle que maquereaux, putains et lèche-bottes sont des protagonistes inamovibles de la presse de pouvoir. A quoi bon s'en indigner une fois de plus?

Je suis donc revenu à mes préoccupations littéraires et je vous propose un nouveau conte du «Nouvel Age», consacré cette fois à la délicate question du suicide assisté. Pascal Vandenberghe, lui, a réussi à me donner l'envie de lire un écrivain que j'avais classé parmi les plus poussiéreux: Romain Rolland. Eric Werner met le doigt là où la France a le plus mal dans sa politique (de l'autruche) en termes d'immigration. Enfin notre «passager clandestin», Denis Pittet, livre ses souvenirs sur un pilier de la presse suisse qui vient de disparaître, le populaire *Matin*.

Belles lectures!

SLOBODAN DESPOT

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET](http://ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

# Fausse sortie

UN CONTE DU NOUVEL AGE

## 1.

À quoi tient une vie? se demandait May Røeder en écrivant son e-mail fatidique à l'organisation WAY OUT. Deux hanches fichues, passe encore. Le titane avait bien fait son boulot pendant une dizaine d'années, jusqu'à se faire oublier. Évidemment, il y avait eu les opérations, les interminables séances de réadaptation, tout ce sirop de mièvreries hospitalières qui la faisait vomir. *Tout ira bien!* lui répétait-on. Et puis: *Vous allez gambader comme un chamois, vous allez voir!* Oui, on avait vu. Enfin, ils avaient vu. Elle avait écourté de deux semaines sa première réhabilitation, de trois la seconde, par ennui. Elle avait repris ses raids culturels à travers l'Europe comme si de rien n'était. Trois jours sur les pas de Gaudí à Barcelone? Une promenade. Aux wagnérolâtries de Bayreuth, assise cinq ou six heures d'affilée? Ça grinçait un peu, mais elle tenait le coup avec son sédatif en flacon de poche: un Lagavulin de dix-huit ans «délivré uniquement sur ordonnance». À soixante-neuf ans, elle avait même été distinguée comme l'aînée des participantes d'un cross de montagne. Elle avait refusé net ce prix de consolation, qu'elle considérait comme une injure.

Mais l'arthrose avait un point commun avec son hôtesse: elle ne tenait pas en place. Furieuse d'avoir perdu les hanches, elle s'était attaquée aux genoux. Le saut du lit était devenu un supplice. Les dix ou vingt premiers pas de chaque journée lui rappelaient ces machines de torture médiévales où l'on vous écrasait les articulations avec une vis sans fin. Elle s'y faisait au début, comme elle se faisait à tout, à force de volonté. Mais la séance de torture se rallongeait de plus en plus, jusqu'à devenir son environnement habituel.

Un jour, elle avait fini par s'effondrer, pour ainsi dire, en pleine rue. Son genou droit s'était bloqué en lui infligeant une douleur transperçante comme si on lui avait passé une aiguille à tricoter entre la rotule et les ligaments croisés. Elle avait tout juste réussi à s'affaler sur une chaise libre à une terrasse de café. C'était là, alors qu'elle se remontait

avec un café arrosé, que l'expression WAY OUT avait fait sa première apparition dans sa tête. Elle avait aperçu en une seule seconde la suite des événements, et elle ne lui avait pas plu. Les promesses pleines d'entrain de son orthopédiste, avec l'immanquable démonstration des prothèses du genou révolutionnaires de dernière génération, si légères, si peu intrusives. Les cinq ou six mois de rééducation, entourée de vieux débris et d'infirmières hypocrites. La reprise laborieuse à coups de physiothérapies inutiles où elle haïrait son propre reflet péclotant dans les miroirs. Non! Quand on a bien vécu, on meurt en bonne santé.

## 2.

Oui, en définitive elle tenait à cela, sa vie: à une articulation qui craque au mauvais moment. Elle avait beau se forcer et se couvrir de reproches, ses deux genoux arthrosés occupaient l'essentiel de son horizon. Enfants, petits-enfants, voyages, expositions, copines et théâtres? De jolies bulles qu'une seule lancée d'aiguilles crevait comme des ballons de fête foraine. Elle n'avait jamais accepté le sort. Elle n'avait même pas accepté son statut d'héritière du cabinet Røeder. Elle avait revendu les actions pépères de feu son Freddy — bon avocat, mais financier nul — pour tâter du *hedgefund*. Elle avait retailé leur *mansion* ringarde au fond du parc en quatre appartements de standing et s'était retirée dans un attique lumineux de trois pièces au centre-ville. Les enfants avaient hurlé au vandalisme — mais le montant des loyers encaissés chaque mois les avait rapidement calmés. Chez ces gens-là, disait-elle à ses amis (comme si elle-même n'avait rien à voir avec eux), on aime la tradition, mais encore plus la rémunération.

Sa vie n'était qu'action. Comment pourrait-il en être autrement de sa mort? Elle ne réfléchit pas plus de deux secondes avant de cliquer sur «envoi». Elle ne connaissait pas la personne qui lui administrerait le bouillon d'onze heures et cela lui convenait très bien. Elle se souvenait seulement de son nom, sonore et martial comme celui d'un officier allemand: Mme Fankhauser. Grete? Gudrun? N'importe. Au bout de l'adresse <contact@wayout.info>, c'était elle qui répondait.

Ce drôle de nom, elle l'avait entendu pour la première fois dans un reportage de la télévision qu'elle avait regardé avec ses filles. A l'époque — ironie du sort! —, elle en avait été ulcérée tandis que Suzanne et Carla se la jouaient philosophes. L'équipe de «Toute vérité est bonne à dire», la nouvelle émission choc, avait opté pour la transparence

totale. Elle avait suivi l'«ange de miséricorde» — comme Gaby (voilà: *Gabrielle!*) Fankhauser aimait se faire appeler — dans une opération de «délivrance» chez une cliente. Plus exactement, chez une «amie de la dernière heure» — car Gaby, tout comme le Dr Schœni qui l'accompagnait — niait toute dimension commerciale à son engagement. Sur le moment, May avait tiqué sur cette confusion de termes entre la *délivrance* des parturientes et celle des vieillards lassés de vivre, mais elle n'avait pas eu le temps d'y réfléchir plus avant.

L'amie éphémère, atteinte d'une maladie neurodégénérative, l'attendait dans une suite d'hôtel. Gaby et elle s'étaient déjà rencontrées une première fois lors de son arrivée de Belgique. La tolérance de la Suisse envers ces formes de compassion active avait créé une filière touristique particulière que les hôteliers et les marchands de potions accueillaient avec la rassurante équanimité qui caractérise le professionnalisme helvétique. A chacun ses convictions, pourvu que les affaires soient du *ouinn-ouinn*, comme on dit en *schwyzertütsch*, ce dialecte catarrhéique qui aura colporté les dernières paroles humaines aux oreilles de nombre de *partants* — et dont la cacophonie les aura peut-être aidés à quitter sans trop de regret cette vallée disgracieuse.

Le reportage vidéo montrait une conversation en apparence très détendue. La dame âgée parlait d'une voix un peu pâteuse, comme si elle devait lutter contre l'engourdissement. L'ange de miséricorde l'écoutait avec patience, tout sourire, lui caressant de temps en temps la main. May n'avait pas supporté la banalité de cette scène. Elle s'était levée, disant qu'elle ne pouvait plus regarder cette tragicomédie. Ses filles ne comprenaient pas. Elles trouvaient au contraire qu'il était bon de dédramatiser la chose, que la mort n'était qu'un passage... Elle était allée se préparer un Lagavulin-soda à la cuisine. À son retour, la conversation des deux femmes se terminait à peine, le docteur Schœni leur tenant la chandelle sur le côté gauche. Mme Fankhauser lui demandait de confirmer une dernière fois que le geste qui allait suivre était le fait de sa volonté pleinement consciente et librement exprimée. Puis la dame âgée saisissait un petit gobelet de plastique transparent contenant un liquide rosâtre et l'avalait sans aucune expression particulière. L'ange Gaby la regardait faire avec la satisfaction bienveillante d'une maman dont le petit aurait enfin accepté de prendre son sirop pour la toux. L'espace d'une seconde ou deux, la dame âgée conserva un air d'introspection aiguë, un peu surprise, épiant manifestement la réponse de son corps. Alors, soudain, son regard se figea et sa tête

commença de pencher vers l'avant et légèrement vers la gauche. La séquence s'arrêtait là, pour s'enchaîner en fondu au noir sur une interview de Gabrielle Fankhauser, calme, candide et réservée comme une nonne.

La défunte avait-elle de la famille? Si oui, comment lui avait-elle annoncé la chose? Comment s'était-elle séparée de ses proches? Qu'était devenu le cadavre? L'entretien ne répondait à aucune de ces questions. L'ange de miséricorde se contentait de souligner que ces morts assistées étaient le fruit d'une procédure rigoureuse et très exigeante, que les candidats devaient être en pleine possession de leurs facultés de discernement et que les «départs» se faisaient *en général* avec l'assentiment de l'entourage, si d'aventure il existait. May était restée happée par cette partie de l'émission, animée d'une curiosité mauvaise. «En général?» répéta-t-elle en guise de commentaire. «Cela veut dire: pas toujours!»

### 3.

Lorsque WAY OUT résonna dans sa tête sur cette terrasse de café, elle revit dans le moindre détail ce documentaire qui l'avait irritée plus que de raison. La première réflexion qu'elle en avait tirée — la seule, pendant longtemps —, tenait en un étonnement d'ordre général. Comment les officiants de WAY OUT savaient-ils si bien «terminer» leurs patients, comme sur des roulettes, avec cette douceur décontractée et ce taux de succès quasi-absolu, quand l'exécution des condamnés, en Amérique, suscitait tant de difficultés et de drames? Alors que l'injection intraveineuse aurait dû être bien plus rapide et plus sûre que la voie buccale, les ratés ne se comptaient pas, avec des malheureux qui souffraient l'agonie pendant de longues minutes — et sans le coup de grâce qui vient délivrer les fusillés. Il n'était pas possible que tout l'appareil scientifique de l'État le plus inventif au monde en matière de mises à mort ne parvienne pas à égaler le taux de réussite et le doigté de cette association privée suisse. L'esprit pratique et rationnel de May Røeder lui faisait subodorer une entourloupe. Soit les Américains s'autorisaient *exprès* un certain taux de bavures — pour faire peur à leurs criminels nihilistes que la mort effraie bien moins que la douleur —, soit les Suisses dissimulaient leurs ratages, voire des moments clefs du processus, sans doute bien plus oppressant qu'un simple gobelet de poison (agréablement aromatisé) à avaler.

Quoi qu'il en soit, elle ne s'était nullement sentie concernée à titre personnel et sa curiosité s'arrêtait à cette comparaison morbide. Lorsque ses deux filles, alors étudiantes à l'université, s'étaient lancées dans une discussion «éthique» sur la démarche de WAY OUT, elle avait levé les bras au ciel et quitté la pièce en pestant contre la «perversion mentale» du milieu académique.

Mais tout ça, c'était avant les tortures de l'arthrose! May Røeder ne dérogeait jamais à ses principes, à commencer par le plus sacré: la primauté absolue de son confort.

#### 4.

Si la décision de tirer l'échelle lui était venue rapidement après l'incident de la terrasse de café, elle avait longtemps mijoté dans sa tête. Au temps de ses convalescences, suite au remplacement de ses hanches, elle avait pu mesurer le degré exact de sa solitude. Infirmes pendant des semaines, elle ne pouvait compter que sur elle-même, malgré ses filles et ses gendres si dévoués en paroles et leurs enfants si câlins. Tout le monde la plaignait, tout le monde lui demandait si elle avait «besoin de quelque chose», mais la satisfaction de ces menus besoins — quand elle en avait — incombait en fin de compte à du personnel payant.

Combien de fois s'était-elle interrogée sur la nature de leur attachement... Sans ses actions et ses immeubles, aurait-elle même eu droit à leur affection verbale? Finalement, son départ volontaire ne pouvait que les arranger. Au tarif des établissements de retraite médicalisés, quelques années de Mémé en asile de vieux auraient vite fait de soustraire un appartement ou deux à leur patrimoine. Elle préférait ne plus voir ces postures de parapluie fermé et ces fronts soucieux qui cachaient peut-être des âmes, mais plus sûrement des caleuses.

Elle prit donc rendez-vous avec l'accompagnatrice des dernières heures, cette femme qui l'avait jadis si brutalement débeccée. Gabrielle Fankhauser était encore plus mesurée, plus douce dans la réalité qu'à la télévision. Elle était têtue, aussi. Elle ne voyait pas en quoi une arthrose, fût-elle très pénible, pouvait constituer un motif suffisant de suicide. Dans la voix qui exprimait ces réserves, May Røeder — qui n'était pas tombée de la dernière pluie — entendait du coin de l'oreille la cadence un peu mécanique des restrictions d'usage apprises par cœur. De toute façon, ceux qui n'ont jamais connu les lames de rasoir de l'arthrose ne peuvent pas comprendre.

Il n'empêche: au fil des rendez-vous et des questionnements, elle avait fini par conclure son affaire. Gaby et elle s'étaient même curieusement rapprochées, jusqu'à devenir copines ou confidentes. Cette femme était cultivée et très intelligente, et cela, à ses yeux, rachetait tout. Y compris cette sorte de résignation cendreuse qui émanait de ses paroles comme de sa peau et ce fanatique manque d'humour. Lorsque vint l'heure de passer aux choses sérieuses, May Røeder passa en revue les choses et les personnes qu'elle risquerait de regretter et sourit en pensant que la compagnie de cette femme, de cette Gabrielle qu'elle avait d'abord détestée, puis mandatée comme entremetteuse de la mort, était l'une des dernières raisons qui la rattachaient à la vie.

Elles fixèrent donc ensemble la date, au premier jour du printemps, et déterminèrent le rétroplanning des événements. Puisqu'on était maîtres du calendrier, autant faire les choses en ordre et n'oublier personne dans la liste des adieux. Mais ces ultimes salutations impliquaient une étape un peu délicate: son *coming out*. L'aveu de son suicide programmé. Or, l'air de rien, les gens, surtout dans sa province endormie, n'étaient pas si «ouverts» aux nouvelles mœurs qu'ils voulaient bien le dire. Les «initiés» furent triés sur le volet.

## 5.

May Røeder échelonna ses ultimes rendez-vous par ordre d'intimité. Les séances d'adieux les plus précoces s'adressaient au cercle des amis d'affaires et des connaissances. Puis, à mesure que le 21 mars approchait, ces «petits thés» devenaient de plus en plus fermés, de plus en plus émouvants. Celui de la famille restreinte eut lieu à 16 heures le 20 mars, veille du jour J, dans son attique. Elle avait prévenu tout le monde par écrit que ce serait bien leur dernière rencontre, qu'elle se retirerait le lendemain en un lieu tenu secret et que l'association WAY OUT s'occuperait de toutes les formalités mortuaires. Elle refusait toute cérémonie de funérailles. L'association leur ferait tenir une urne contenant ses cendres dans les jours qui suivraient. Un goûter opulent fut commandé chez le meilleur traiteur de la ville.

La trahison vint d'un côté auquel elle ne s'attendait pas. Certes, personne ne se sentait à l'aise avec son protocole. Sa fille Carla la rappela, furieuse, lui demandant d'expliquer elle-même à ses petits-enfants la raison de ces adieux définitifs. Elle acquiesça sans broncher. Carla lui avait bien fait sentir, ces derniers mois, que ses soupçons, ses



humeurs épouvantables et ses allusions à une possible délivrance lui portaient sur les nerfs. Elle avait même parlé de chantage. Au fond, malgré sa colère démonstrative, elle était soulagée. L'hypocrite!

Suzanne, en revanche, ne fit aucun scandale, ne l'appela même pas. Elle se contenta de lui répondre par mail: *«Avec cette mise en scène, tu ajoutes l'obscénité à l'égoïsme. Je t'aime et tu me manques déjà, mais je ne participerai pas à cette comédie. Je me suis contentée de dire aux enfants que tu souhaitais les voir une dernière fois avant de t'ôter la vie. Je crois qu'ils vont venir, mais je t'épargne la description de l'état où ils se trouvent. Pierre restera à mes côtés. Il est aussi choqué que moi. Adieu, Maman. J'aurais tant aimé faire ta connaissance pour de bon, dans cette vie.»*

A cause de cette défection, son goûter d'adieux fut morne et accablant. May n'avait pas dit à Carla que sa sœur aînée n'y serait pas, de crainte de se retrouver toute seule. Lorsque la cadette l'apprit, son énervement se transforma en une véritable détresse, qu'elle tenta de dissimuler aux enfants par une gaieté mal imitée. Les petits ne touchèrent pratiquement pas aux gâteaux, se contentant de fixer leur Mamie, bouche bée, avec des yeux immenses et mouillés.

## 6.

Peut-être sentit-elle alors que quelque chose clochait dans son programme. Mais elle s'en était toujours tenue à cette règle de vie simple et stricte qu'elle avait inculquée à ses enfants: *«Ne prends pas tes décisions à la hâte. Mais une fois que tu les as prises, assume-les jusqu'au bout!»* Même quand elles sont mauvaises, ajoutait-elle parfois. Quoi qu'il en soit, lorsqu'ils lui eurent tous fait leurs adieux — sans trop d'effusions, comme elle avait insisté, mais tout de même un peu trop tôt à son goût —, elle se sentit à la fois soulagée et épouvantablement vide. Vide d'un vide abyssal comme elle n'en avait jamais éprouvé dans sa vie. Elle ne s'était jamais doutée que le *vacuum* pouvait peser autant.

Il était dix-huit heures et Gaby devait se présenter chez elle à dix heures le lendemain matin. Seize heures de vide absolu à remplir... mais avec quoi? Elle songea même à devancer le sort en avalant un flacon entier de somnifères ou en ouvrant le gaz. Mais l'idée qu'elle pourrait se rater, survivre à l'état de légume, et plus encore la crainte du travail bâclé, l'en dissuadèrent. Que faire? Passer une fois de plus en revue ses papiers administratifs et bancaires? Inutile. Elle l'avait

fait six fois au moins avec sa fiduciaire. Les fascicules jaunes minutieusement classés dans son *safe* constituaient — elle le savait bien — le meilleur remède antichagrin pour ses descendants. (Elle s'était même demandée comment faisaient les moins nantis en pareil cas. «Eh bien, ils ne font rien! Le peu de pécule qu'ils ont, ils se le font sucer par les maisons de retraite en attendant que la mort veuille bien les tirer de là. Ils ne veulent blesser personne et ils attendent que le sort décide pour eux. C'est bien pour cela qu'ils sont pauvres», avait-elle conclu.)

Regarder un film? Lire un livre? Tout lui paraissait absurde désormais. Elle essaya de se rappeler les dernières nuits des condamnés à mort décrites dans la littérature et le cinéma. Ils fumaient, buvaient — quand ils avaient de quoi —, écrivaient des lettres bouleversantes à leurs proches, priaient. Quatre passe-temps qui ne l'avaient jamais intéressée. Elle ouvrit le magazine des programmes TV. On était samedi. Hélas! La nuit de Walpurgis des talk-shows et des télé-réalités allait commencer. L'un des animateurs vedettes figurait d'ailleurs en couverture de son *Télé-7*. Pour la première fois, elle remarqua qu'il n'y avait rien d'humain et de normal en lui: ni dans la grimace lui tenant lieu de sourire, ni dans son veston étriqué, laminé, aux revers ridiculement étroits, ni dans la disproportion entre son gros crâne en entonnoir et ses membres de crevette, ni dans sa pose extravagante de surfeur en studio ébouriffé par un ventilateur, ni dans son épais fond de teint pour adolescentes acnéiques, ni dans l'éclat *Swarowski* de ses yeux de cocaïnomane... Elle n'était pas encore assez morte pour supporter les divertissements du samedi soir.

Elle allait jeter le torchon au pied de son canapé lorsqu'une photographie pas comme les autres attira son attention. Vers la fin du magazine, l'*Agenda des sorties* proposait quelques alternatives à l'hypnose télévisuelle. Et parmi elles, étrangement, un concert de Teodor Currentzis! C'était le portrait du chef d'orchestre grec qui avait accroché son regard, *in extremis*. Son visage d'adolescent attardé sous ses mèches «nouveau romantique» façon *The Cure*, ses lèvres de jouisseur, sa dégaine arrogante, sa chemise blanche à la Byron... Le prototype du génie musical outrageusement doué et sûr de lui. Le Frank Zappa du classique qui pousse les rythmes à la syncope, qui fait grailer les sopranos, qui chauffe les cuivres à blanc, qui use six jeux de cordes par violon et par séance d'enregistrement... Et comme de bien entendu, il proposait sa version du *Don Giovanni* de Mozart, en cantate, sans même se préoccuper de scénographie ni de décors.

Currentzis, ce mage musical qui ne sortait jamais de ses studios d'enregistrement, allait s'incarner le lendemain soir à Lyon! A trois heures de voiture de chez elle! Comment pouvait-elle rater ça? Comment pouvait-elle quitter ce monde avec ce vide glacial au fond des tripes quand elle pouvait s'en aller chargée de musiques célestes?

Elle saisit son téléphone et appela Gabrielle Fankhauser. Cinq fois, dix fois jusqu'à ce qu'elle finisse par interrompre son dîner du samedi.

*«Gaby, nous devons renvoyer la cérémonie de quelques jours. Je vous expliquerai pourquoi... Non, je ne renonce pas, ne craignez rien. Juste différer... Comment? La famille? Ne leur dites rien. Pas de quoi les alarmer... Vous n'avez pas votre agenda? Je vous rappelle lundi matin. Vous comprendrez tout.»*

/A suivre./

## PHOTOBIOGRAPHIE

### **Le banc. Mont-Cheseau, Vaud, 18 février 2018.**

Sur les hauts de Lavaux, à quelques centaines de mètres au-dessus de l'autoroute, s'étale un paysage discret et presque secret qui a su arrêter le temps. Il offre des sentiers et des routes de campagne où l'on peut marcher des heures durant, sans ennui ni fatigue, en se prenant pour Rousseau lui-même. C'est alors qu'on finit par comprendre combien notre interaction pédestre et silencieuse avec la nature a influencé et enrichi l'art et la pensée des siècles qui nous ont précédés. Les productions de l'ère des machines n'ont plus rien d'aimable, en comparaison.

(SD)



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Romain Rolland: «Meurs et deviens!»

**R**OMAIN ROLLAND, QUI REÇUT LE PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE EN 1916, N'EUT DE CESSÉ DE CHERCHER VAINEMENT LES CLÉS DE LA COMMUNION ET DE LA PAIX ENTRE LES HOMMES. SON ŒUVRE LITTÉRAIRE PRINCIPALE, JEAN-CHRISTOPHE, EST UNE ODE À L'AMITIÉ, À L'AMOUR, MAIS AUSSI À LA RÉCONCILIATION ENTRE LES PEUPLES.

Né en 1866 à Clamecy, dans la Nièvre, dans une famille de notaires, Romain Rolland semblait avoir un destin tout tracé: normalien en 1886, agrégé d'histoire en 1889, il soutient en 1895 ses deux thèses de doctorat: *Les origines du théâtre lyrique moderne, histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti*, et *Cur ars pictura apud Italos XVI seculi*. Il enseigne d'abord l'histoire de l'art à l'École normale, puis, de 1904 à 1912, occupe la chaire d'histoire de la musique à la Sorbonne. Mais il n'est pas satisfait de cette vie «bien rangée». Sa vie sentimentale est par ailleurs un échec, et ses premières tentatives littéraires peu convaincantes.

C'est la parution de *Jean-Christophe*, publié en dix volumes entre 1904 et 1912, qui lui vaudra de connaître un succès international[1]. Les trois premiers volumes (*L'aube*, *Le matin* et *L'adolescence*) racontent l'enfance et l'adolescence de Jean-Christophe Krafft, un musicien allemand dont l'enfance difficile ressemble fort à celle de Beethoven, auquel Romain Rolland vouait un véritable culte, et à qui il avait consacré une biographie, *Vie de Beethoven*[2], publiée en 1903. Le quatrième volume, *La révolte*, qui clôt «Jean-Christophe», le premier des trois cycles du livre, marque un tournant: Jean-Christophe découvre l'art allemand, qu'il juge mensonger, et s'insurge contre la société dans laquelle il vit. À la suite d'une rixe, il est obligé de quitter son pays et part en France. Dans le second cycle, «Jean-Christophe à Paris», on voit d'abord notre héros découvrir tous les défauts de la France dans *La foire sur la place*. C'est l'occasion pour Rolland de dresser un portrait sans concession de l'état de l'art en France au début du XXe siècle. Il découvre ensuite la «vraie» France dans *Dans la maison*, après un volume, *Antoinette*, qui s'intercale entre les deux volets de ce cycle, et dans lequel Jean-Christophe revient en arrière pour raconter l'histoire de son frère et de sa sœur. Troisième et dernier cycle, «La fin du voyage», avec *Les amies*, *Le buisson ardent* et *La nouvelle journée*: sous la menace de la guerre, c'est

sur un appel ardent à la bonne volonté des peuples et à la réconciliation entre l'Allemagne et la France que se termine le livre, alors que, purifié par la souffrance, Jean-Christophe meurt apaisé.

Mais la guerre arrive... Et Rolland ne renonce pas pour autant à son idéal de paix. En 1915 il réside en Suisse, et c'est dans *Le Journal de Genève* que sont d'abord publiés, entre septembre 1914 et août 1915, les articles qui donneront *Au-dessus de la mêlée*[3], un manifeste pacifiste dans lequel Rolland s'obstine à vouloir sauver, au-dessus des combats, ce qui peut encore l'être de justice, d'amour et de vérité. L'opinion française rejette violemment son message. L'annonce que le prix Nobel de littérature doit lui être décerné est vécue comme un affront en France. L'Académie du Nobel annonce finalement que le prix ne sera pas décerné cette année-là. Mais elle ne renonce pas pour autant à récompenser Rolland, puisque le Prix Nobel de littérature lui est décerné l'année suivante, en 1916.

*Colas Breugnon*[4], publié en 1919, est un peu un petit frère de Jean-Christophe. Sous forme de journal d'un maître menuisier de Clamecy, journal tenu entre février 1616 et janvier 1617, ce roman historique ne vise pas tant à dresser le portrait d'une époque que celui d'un homme qui vit en harmonie avec soi-même et le monde. C'est un roman court — pour une fois! —, alerte et plein de gaieté, écrit dans une langue savoureuse.

Toujours en 1919, au moment où se signe le Traité de Versailles, Rolland publie un nouveau manifeste, la *Déclaration de l'indépendance d'esprit*[5], dans lequel il appelle les intellectuels de tous les pays à tirer les leçons du conflit qui vient de se terminer, à renouer leur «union fraternelle», et à ne plus servir des intérêts égoïstes, que ce soient ceux d'un parti, d'une classe ou d'un État. Cet appel, qui sera signé par de nombreux intellectuels français et étrangers, sera fortement critiqué par la droite, mais aussi, plus tard, par les communistes, qui attendent un engagement des intellectuels en faveur de la Russie soviétique et du communisme.

Rolland se tourne vers de nouveaux horizons: considérant que l'Europe chrétienne a trahi sa vocation, il est attiré par la philosophie de l'Inde et la non-violence. Il y consacra plusieurs livres dans les années 1920, notamment *Gandhi* (1924), *L'Inde vivante* (1929) et une *Vie de Ramakrishna*<sup>6</sup>. Mais déçu par l'Inde, car il est persuadé que la non-violence ne sera pas en mesure d'apporter une solution face à la montée des fascismes en Europe, c'est vers la Russie et la révolution

russe qu'il se tourne à nouveau, et sa naïveté l'amène à voir dans la Russie de Staline un espoir pour l'humanité. *L'âme enchantée* (publié entre 1922 et 1934) est à la fois le roman de la libération de la femme et de l'espérance communiste. Mais on est loin de *Jean-Christophe*, avec ici des clichés, une grandiloquence qui ne peuvent que décevoir les lecteurs qui l'avaient apprécié. Rolland finit par accepter la violence révolutionnaire et s'engage résolument avec les communistes. Il effectue un voyage à Moscou en 1935, et triomphe avec le Front populaire en 1936. Mais arrivent les procès de Moscou en 1938, puis le pacte germano-soviétique, en 1939. Il décide alors de «sortir du cercle de l'Action», s'installe à Vézelay, renoue avec ses anciens amis, rédige ses mémoires (publiées en 1956, actuellement indisponibles) et, après les nombreuses «vies héroïques» qu'il a déjà à son actif (notamment, outre Beethoven, Léon Tolstoï[7]), livre la plus admirable, consacrée à Charles Péguy[8]. Il meurt à Vézelay en 1944.

S'il tint une place importante dans l'histoire de son temps, Romain Rolland est pourtant assez mal connu. Victime des étiquettes qui lui furent collées — traître à la patrie, compagnon de route propagandiste de la Révolution russe —, son œuvre est peu reconnue, au-delà de la prescription scolaire dont bénéficièrent *Colas Breugnon* et des extraits de *Jean-Christophe*. Nourri de Goethe et de Schiller, marqué par Tolstoï et Spinoza, s'il sent que l'Histoire est tragique, il a toujours eu foi dans un devenir universel. Homme de la renaissance perpétuelle, il n'aura jamais réussi à accorder Rêve et Action. Pris dans la tourmente d'un monde en guerre, confronté à la violence de la Révolution russe puis à celle des fascismes envahissant l'Europe, ce grand pessimiste n'en aura pas moins gardé l'espoir d'un renouveau. Mieux que quiconque, il semble avoir incarné le «Meurs et deviens!» («*Stirb und werde*») du poème de Goethe, «Nostalgie bienheureuse» du *Divan oriental-occidental*:

«Et tant que tu n'as pas compris

Ce “Meurs et deviens!”

Tu n'es qu'un hôte obscur

Sur la terre ténébreuse.»

---

NOTES

1. *Jean-Christophe* est disponible en un gros volume de 1'500 pages, publié par Albin Michel en 2007. Malheureusement sans appareil critique ni présentation.

2. Dont aucune édition n'est actuellement disponible.
3. Payot, coll. «Petit Bibliothèque Payot», 2013.
4. Albin Michel, 1978. Étonnamment, aucune édition en poche n'est actuellement disponible de ce livre alors qu'il faisait récemment encore l'objet de nombreuses prescriptions cadre scolaires.
5. Indisponible actuellement.
6. Seul ce dernier des trois titres cités est actuellement disponible: Éditions Almorá, coll. «Almorá poche», 2016.
7. Albin Michel 2010.
8. Les Empêcheurs de penser en rond, 2015.



ENFUMAGES par Eric Werner

# Immigrations

**L'**IMMIGRATION EST SANS CONTESTE LE PROBLÈME DE SOCIÉTÉ N° 1 EN EUROPE. LES QUESTIONS QU'ELLE POSE DEVIENNENT PARTOUT DE PLUS EN PLUS AIGUËS. MAIS IL Y A FORT À PARIER QUE C'EST D'ABORD EN FRANCE QU'ELLE SE TRANSFORMERONT EN TRAGÉDIES. VOICI POURQUOI.

Quand, en Europe, on parle d'immigration, on raisonne le plus souvent comme si l'on n'en était encore qu'au tout début d'un processus, processus appelé à s'amplifier encore à l'avenir. C'est peut-être d'ailleurs la vérité. Or beaucoup de choses ont déjà changé autour de nous. Le processus n'en est peut-être encore qu'à ses débuts, mais les bouleversements d'ores et déjà induits sont considérables. On est donc tenté de renverser pour une fois la perspective, et plutôt que se focaliser, comme on le fait toujours, sur l'avenir, de jeter un regard rétrospectif sur un passé encore récent, histoire, tout simplement, de faire le point sur la situation telle qu'elle se présente aujourd'hui.

En matière d'immigration, le tableau est très contrasté. En allant d'Est en Ouest, il y a d'abord les pays de l'ancien bloc communiste, très peu touchés encore par le phénomène, en raison de l'hostilité que lui vouent les autorités. On les laissera ici de côté. Puis viennent les pays d'Europe centrale, qui eux en revanche ont accueilli un très grand nombre de migrants au cours des dernières années. On pense en particulier à l'Allemagne, avec la vague migratoire de 2015. Mais des pays comme la Suisse et les pays scandinaves en ont eux aussi accueilli un grand nombre. Plus à l'Ouest encore on a la France, ancienne puissance coloniale, qui n'a que très peu été touchée par la vague de 2015, mais où vivent depuis longtemps un nombre considérable d'immigrés. Les premières vagues migratoires remontent aux années soixante, et ces flux n'ont depuis lors jamais cessé.

Il y a de grandes différences entre ce qui se passe en France et dans les pays d'Europe centrale. Les pays d'Europe centrale sont des pays à forte densité démographique, et donc les migrants n'ont pas pu faire autrement que de se mêler au reste dans la population. On les croise aujourd'hui un peu partout, et personne ne s'en étonne. Les autorités ont par ailleurs mis en œuvre une politique volontariste d'aide soutenue à l'intégration, politique qui pour l'essentiel s'est révélée payante. On le voit par exemple en Suisse, pays qui pour l'essentiel s'est inspiré



du modèle allemand dans ce domaine. La politique d'immigration et d'intégration pèse d'un poids extrêmement lourd sur les budgets publics (poids largement sous-estimé, au demeurant, car il n'est que rarement tenu compte des coûts occultes: dans le social, la santé, la sécurité, etc.), mais on ne saurait dire que l'argent ainsi dépensé l'ait été pour rien. Pour rien, assurément non.

En gros l'intégration s'est faite, même si naturellement elle s'accompagne d'un nombre incalculable de mini-frictions ou conflits. Comment en irait-il autrement. Il y a par ailleurs un vrai sentiment d'appartenance à la communauté nationale. Il est vrai qu'il n'est pas exclusif. On l'a vu par exemple avec l'épisode de l'aigle albanais lors de la récente Coupe du monde de football. Les joueurs d'origine albanaise de l'équipe suisse ont un sentiment de double appartenance: à la grande Albanie d'une part, à la Suisse de l'autre. Cela ne signifie pas qu'ils soient «mal intégrés», comme on a pu le dire. Cela signifie tout simplement qu'en plus de se sentir membres de la collectivité suisse (mais attention: pas de celle d'il y a un demi-siècle, qu'ils n'ont au reste jamais connue: de celle, très différente, d'aujourd'hui), ils se sentent membres de la grande Albanie.

D'une manière générale, ce sentiment de double appartenance est aujourd'hui la norme. Il se traduit concrètement par le fait qu'une bonne partie des habitants de ce pays parlent aujourd'hui deux langues: l'une, celle du pays d'origine, qu'ils parlent à la maison, l'autre celle du pays d'accueil qu'ils parlent à l'école ou sur le lieu de travail. Ce bilinguisme est aujourd'hui caractéristique de la Suisse.

A Genève, tout à l'ouest du pays, seuls 2 % des habitants sont Genevois d'origine. Les autres viennent d'ailleurs. Or l'intégration à Genève fonctionne plutôt bien. Il est vrai que Genève est une ville prospère. Que se passerait-il en cas de crise? Difficile de dire. Par ailleurs, la durée de la scolarité obligatoire vient à Genève d'être allongée de deux ans, les autorités s'étant rendu compte que les élèves ne possédaient pas à 16 ans le bagage nécessaire pour entrer en apprentissage. Ils iront donc à l'école jusqu'à 18 ans. C'est l'envers de la médaille. On ne peut pas à la fois passer beaucoup de temps à l'école à acquérir les rudiments du vivre ensemble (c'est à quoi aujourd'hui surtout elle sert) et apprendre convenablement à lire, à écrire et à compter.

Pour le reste, le canton de Genève (mais on pourrait en dire autant de la Suisse dans son ensemble) est clairement aujourd'hui une société multiraciale, regroupant des gens de toutes origines et de toutes croyances. Une mosaïque de petites diasporas hétéroclites, pourrait-on

dire aussi. Mais il ne faudrait pas non plus parler de communautarisme. Les gens ne font pas que se côtoyer mécaniquement dans la rue, ils se fréquentent au contraire assez volontiers, se parlent, occasionnellement aussi couchent, etc. C'est manifeste en particulier chez les représentants de la jeune génération. On est au-delà ici de la simple coexistence contrainte et forcée. Les gens s'entendent en définitive assez bien entre eux. Là encore, il est difficile de dire ce qui se passerait en cas de difficulté économique.

La situation en France est différente. Le pays est vaste, relativement encore sous-peuplé, et donc les gens ont la possibilité matérielle, s'ils le souhaitent, d'échapper au très officiel vivre ensemble. Or beaucoup le souhaitent, c'est ce qu'on constate. Il existe ainsi des endroits où ne vivent pour ainsi dire que des immigrés, et d'autres où ne vivent que des Français d'origine. Les premiers se situent en règle générale aux abords immédiats des grandes métropoles, les seconds dans ce que le géographe Christophe Guilluy a appelé la «France périphérique»: petites villes, terroirs, malheureusement aussi déserts économiques, etc. La «France périphérique» est en fait l'ancienne société française, telle qu'elle existait avant les bouleversements liés à la révolution migratoire. Une survivance, donc. Mais une survivance quand même (la seule de ce genre, peut-être, en Europe occidentale). La situation est donc très particulière. La France est incontestablement aujourd'hui une société multiraciale, mais à la différence de ce qui se passe en Suisse, en Allemagne, etc., on ne saurait sérieusement parler de vivre ensemble. Car justement les gens ne vivent *pas* ensemble. Ils vivent dans des endroits séparés. Les autorités en sont tout à fait conscientes et c'est bien ce qui les affole. Comme l'a bien montré Christophe Guilluy dans ses livres, c'est le triomphe de l'entre-soi.

A quoi s'ajoute le fait qu'il n'existe pas en France, contrairement à ce qui se passe en Allemagne, en Suisse et dans les pays scandinaves, de véritable politique volontariste d'intégration. L'État français, tout comme l'État allemand, suisse, suédois, etc., est largement favorable à l'immigration de masse, mais contrairement à ces derniers il s'est toujours refusé à en payer le prix, peut-être parce qu'il croit que les choses se font toutes seules. Or tel n'est évidemment pas le cas. L'État français consacre beaucoup d'argent à acheter la paix civile, comme on le voit avec sa politique dite de la ville (en fait de soutien à un certain nombre d'organisations pro-immigrés). Sauf que les subventions clientélistes sont une chose, la politique d'intégration une autre.

## Passager clandestin

# Denis Pittet a bien connu l'ère du journalisme

**A**NCIEN RÉDACTEUR EN CHEF, AUJOURD'HUI CHARGÉ DE COMMUNICATION, MAIS SURTOUT JOURNALISTE DE VOCATION ET DE MÉTIER, DENIS PITTET ÉVOQUE AVEC DES MOTS ÉMOUVANTS LA DISPARITION, CE SAMEDI 21 JUILLET 2018, D'UNE INSTITUTION DE LA PRESSE SUISSE: LE QUOTIDIEN *LE MATIN*, LÂCHÉ PAR SON ÉDITEUR TAMEDIA. «*LES JOURNALISTES SONT CONNUS — ON PARLE DE SIGNATURES — ET LE TON EST BIEN PLUS LIBRE QU'AUJOURD'HUI. LES CRITIQUES, LES ÉDITOS SONT PARFOIS VIRULENTS. MAIS LES LECTEURS AIMENT CELA.*» DES ÉVOICATIONS QUI NOUS PERMETTENT DE MESURER LE CHEMIN PARCOURU...

## Mon *Matin*

En 1962 — j'ai 4 ans — mon papa, journaliste sportif à la Tribune de Lausanne, part pour la Coupe du monde de foot au Chili. Cela fait partie de mes premiers souvenirs. Qu'on le veuille ou non, ma vie, celle de ma famille a longtemps, très longtemps, été liée à l'avenue de la Gare, au 39, à la Tour, à tant de choses.

Aujourd'hui, à deux jours de la fin de ce journal, je ne peux m'empêcher d'écrire quelques lignes. Il ne s'agit pas de régler des comptes ou de refaire l'Histoire. Je veux partager. Accessoirement, si ce petit récit peut atteindre — mais j'en doute — le cortex en pierre de certains — tant mieux. Mais j'en doute et de toute façon, encore une fois, l'essentiel est ailleurs.

Papa part 6 mois au Chili. Quand il revient, je me faufile à travers les files du petit aéroport de Genève pour aller le retrouver. Il est journaliste sportif papa et en grandissant, je me rends compte — ou pas d'ailleurs — qu'il fait un métier merveilleux dans un journal merveilleux, vivant, historique (1862), qu'il a plein de collègues sympa. C'est le temps des apéros, des broches à Bottens, de l'insouciance. La Tribune roule, son édition du dimanche dépasse régulièrement les 100 pages, l'argent et les moyens ne sont jamais une question.

Papa partira souvent. Aux JO, aux Coupes du monde, au rallye de Monte Carlo, au sacre du Shah d'Iran en 1971 sauf erreur. J'ai connu au travers de lui les pots de colle, un téléphone pour deux postes de

travail posé sur un axe qui tournait de l'un à l'autre, le crépitement de la machine à écrire, les «obus» qu'on envoyait dans des tuyaux magiques et qui tombaient dans un bac en faisant un bruit sourd en arrivant. C'était l'internet des années soixante-70.

J'ai vu les linotypes, l'odeur du plomb et ce coin de Lausanne, en plein centre, occupé par *24 Heures Presse SA*, qui deviendra Edipresse. Y'avait aussi Poupette qui s'occupait des voitures des directeurs, dont la fabuleuse Jaguar type E de Marcel A. Pasche — le boss opérationnel — qui, dans le fond, aimait bien la frime. Plus tard, devenu stagiaire dans cette grande maison, je le vois encore débarquer un samedi soir d'édition juste avant minuit, vêtu d'une veste en jeans avec un... Mickey brodé dans le dos!

Le modèle *Tribune de Lausanne* — *Feuille d'Avis de Lausanne* ne bougera guère entre leur création jusqu'à la fin des années 80. Collégien en 1974, je lisais avec passion Bertil Galland le samedi ou Jean-Marie Vodoz. Les pages sportives du *Matin*, alors les plus importantes de Suisse, font référence. La *Tribune* est imbriquée totalement dans la vie des gens. Les journalistes sont connus — on parle de signatures — et le ton est bien plus libre qu'aujourd'hui. Les critiques, les éditos sont parfois virulents. Mais les lecteurs aiment cela.

Sans le savoir, je tombe peu à peu dans la marmite. Danièle, ma sœur, aussi. Y'a pas de hasard. Lorsque je signe D.P ma première chronique sportive sur le volley suisse — en 1979 — j'ai 21 ans, j'ignore encore que journaliste deviendra ma profession. J'écris pour *Vevey-Riviera*, pour *l'Équipe*, pour la *Tribune Le Matin* qui devient (en grand format) *Le Matin* en 1984. Papa nous quitte en 1985 et Marcel Pasche m'offre une place de stage. Je dis oui. C'est parti full-time pour 22 ans, jusqu'à fin août 2007 où je suis viré comme un malpropre, avec six autres collègues. Sept personnes, c'est la première charrette de l'histoire qui se termine dans deux jours.

Le bar de la Tour restera un lieu mythique: on y boit des verres, on y boit le café, on s'engueule autour des sujets, on critique, on aime. Je verrai André Jaunin, rédacteur en chef dur mais juste, verser un seau à glace sur la tête de Manzagold. A cette époque, 1985, la rotative vit et vibre encore dans les entrailles de la Tour. On écrivait notre papier, puis, à peine 5 heures plus tard, on descendait chercher le journal sur la ligne de production et on se relisait, car le journaliste est égocentrique. Puis c'était la montée à la Cité et la primeur pour les clients du *XIIIe Siècle* de lire le journal du jour à minuit et deux minutes....

Entre 1979 et 2007 j'aurai vécu «Matin» 28 ans. Mais j'aurai vécu *Matin* toute ma vie puisque j'ai des photos de moi dans un tiroir d'un meuble classeur — je dois avoir 4 ans — au 39 de l'av. de la Gare. Alors oui, aujourd'hui, à deux jours de la disparition physique de ce journal, je suis triste. Triste pour les journalistes qui perdent leur emploi et voient une passion ou une trajectoire cassée, brisée. Triste parce que c'est un pan de l'histoire de ce coin de Pays qui disparaît.

Avant Internet, avant l'instantanéité, on partait sur le terrain. Le premier arrivé ou disponible prenait une voiture de service et cherchait un photographe et on se lançait sur les routes, sans GPS, pour aller témoigner d'un crash d'avion ou d'un drame en mer. On allait vers les gens, on essayait de comprendre, puis d'expliquer. On passait des heures à trouver une cabine téléphonique et on dictait. Parfois le chef nous demandait de rester un jour de plus sur place et alors on se pliait en maugréant aux ordres du chef parce que c'était le chef.

La *Tribune de Lausanne* parlait de Lausanne, du canton de Vaud, un peu de la Suisse et de l'étranger. Elle parlait beaucoup sport. Elle était noir et blanc. Comme la TV. Les premières UNE en couleur apparaissent en 1986. Chez Edipresse, la généralisation des ordinateurs (donc l'abandon des Hermès) se fait autour des années 90. Ensuite tout s'accélérera: arrivée difficile d'Internet sans qu'on comprenne trop au début ni ce que c'était, ni comment cela fonctionnait (bonjour les premières adresses Internet) et surtout ni ce que cela allait amener comme conséquences sur notre métier et notre *Matin* chéri.

Je voudrais aussi rendre hommage au *Matin* des années 1990-2005 et à la clairvoyance de Marcel Pasche. Car le *Matin* faisait ce que nul autre journal ne faisait alors: il était un trouble-fête intelligent. On avait un bureau dans les cantons de Genève, de Neuchâtel, du Jura, de Fribourg et du Valais! On avait un bureau à Zurich et un à Berne. Avec deux, voire trois journalistes et deux photographes. Ce n'était pas du luxe; c'était intelligent et malin. Le *Matin* mettait donc les pieds dans le plat là où le *Nouvelliste* ne pouvait pas s'exprimer. Combien d'affaires valaisannes ont-elles été dénoncées dans le *Matin* simplement parce que le *Nouvel-liste* «ne pouvait pas»? On travaillait en priorité sur l'actualité, toujours l'actu, et ensuite seulement on faisait un peu de magazine et peu de people. Les correspondants cantonaux du *Matin* étaient un trésor. Et ce trésor travaillait en équipe avec la centrale, qui souvent complétait le sujet cantonal en y apportant des compléments ou des mises en perspectives. C'est de ce *Matin*-là dont je veux me souvenir en priorité.

Je pourrais encore dire mille choses. Je dirai les matches de hockey épiques entre collègues; je dirai les nuits de la presse où le tout Lausanne et le tout gotha se pressait pour boire et manger; je dirai ces week-ends de Pâques où il fallait se tordre le cerveau pour trouver des sujets et remplir ce journal fantastique qui sortait 7 jours sur 7 et 365 jours par an. Je dirai ce 31 août 1997 lorsque — chef d'édition du week-end — je suis arrivé à la rédaction vers 11 heures et que j'ai commencé à passer en revue les photos tombées la nuit... On y voyait un banal accident de la route, une voiture noire toute démolie. Y'avait tellement de ces photos que je me suis mis enfin à lire les légendes: Lady Di était morte. Je ne vous dirai pas ma tête mais je vous dirai que moins d'une heure après, nous étions au moins 30 à travailler sur une énorme édition spéciale. *Le Matin*, c'était ça: une équipe, un esprit, des professionnels aimant leur métier.

Je terminerai par une réflexion en tant qu'ancien rédacteur en chef — remplaçant du rédacteur en chef entre 1999 et 2007 (oui, mon titre officiel, quoi...) : notre ambition — et celles de ceux qui ont suivi, je n'en doute pas une seconde — était de faire tous les jours un journal vivant, complet, impertinent, parfois drôle, mais, pour moi, toujours centré sur l'actualité. *Le Matin* était UN journal avec UNE équipe et la pire erreur qui ait été commise de son histoire et d'avoir créé un *Matin dimanche* séparé du *Matin* semaine. Vous pouvez tourner cela dans tous les sens, ce fut une catastrophe. L'idée du demi-format et son lancement le 11 septembre 2001 (cela ne s'invente pas) était en revanche une bonne idée. Ce jour-là, aux commandes opérationnelles, j'ai vécu à nouveau une chose unique et propre à ce journal: de la solidarité, du professionnalisme, de l'efficacité.

La guerre contre Tamedia et la lente agonie qui a suivi, cette triste histoire, vous la connaissez toutes et tous mieux que moi.

Je lirai avec émotion le journal de samedi. On mesurera un vide certain lundi matin.

# TURBULENCES

SCOOP | Benalla n'était pas qu'un gros bras...



Alexandre Benalla n'était pas qu'un simple gorille du PS puis de Macron avant de devenir conseiller technique à l'Élysée (étonnante ascension!).

Il avait aussi des activités de gestion de la sécurité pendant la campagne de Macron.

C'est notamment à lui que la société de sécurité Byblos adresse son devis de sécurité en février 2007 et c'est Benalla qui le valide. Byblos, fondée et dirigée par le Libanais Simon El Hoayek, est un fournisseur privilégié de la ville de Lyon, c'est-à-dire de Gérard Collomb.

Étonnant, c'est le même Gérard Collomb qui valide un financement public de Byblos, via sa filiale Roboost dirigée par Eric Georges, un ancien d'Airbus (toutes les deux basées en banlieue de Lyon) pour le développement d'une solution anti-drone (Solution SID) destinée aux centrales nucléaires françaises et supervisée notamment par le GIGN (qui dépend du ministère de l'intérieur du même Gérard Collomb).

Gérard Collomb a demandé une enquête de l'Inspection des Services. Vont-ils pousser la curiosité jusqu'à questionner les relations de Benalla et du fournisseur de la Ville de Lyon? Ou se trouvera-t-il encore un journaliste d'investigation en France pour

Annexes: les documents PDF mentionnés, publiés dans les «Macron E-mails» de Wiki-Leaks.

Et autres délectables déconstructions de la désinformation courante sur log.anti-presse.net...

## Pain de méninges

### DES BIENFAITS DE L'OISIVETÉ

En Amérique, les hommes font souvent de longues journées de travail même s'ils sont déjà très à l'aise ; de tels hommes sont naturellement indignés à l'idée que les salariés puissent connaître le loisir, sauf sous la forme d'une rude punition pour s'être retrouvés au chômage. En fait, ils exècrent le loisir, même pour leurs fils. Chose pourtant curieuse, alors qu'ils veulent que leurs fils travaillent tellement qu'ils n'aient pas le temps d'être civilisés, ça ne les dérange pas que leurs femmes et leurs filles n'aient absolument rien à faire. Dans une société aristocratique, l'admiration vouée à l'inutile s'étend aux deux sexes, alors que, dans une ploutocratie, elle se limite aux femmes, ce qui n'est d'ailleurs pas pour la rendre plus conformes au sens commun.

Le bon usage du loisir, il faut le reconnaître, est le produit de la civilisation et de l'éducation. Un homme qui a fait de longues journées de travail toute sa vie s'ennuiera s'il est soudain livré à l'oisiveté. Mais sans une somme considérable de loisir à sa disposition, un homme n'a pas accès à la plupart des meilleures choses de la vie. Il n'y a plus aucune raison pour que la majeure partie de la population subisse cette privation ; seul un ascétisme irréfléchi, entretient notre obsession du travail excessif à présent que le besoin s'en fait sentir.

— Bertrand Russell, *Eloge de l'oisiveté* (1984)